SHIMON PERES

Aucun rêve n'est impossible

Courage, imagination et la construction de l'Israël moderne

éditions BakerStreet

Aucun rêve
n’est impossible

DU MÊME AUTEUR

Avec nous, après nous..., avec Jacques Attali, Baker Street/Fayard, 2013
Un chemin vers la paix, Timée-Editions, 2006
60 Ans de conflit israélo-arabe : Témoignages pour l'Histoire, avec Boutros Boutros-Ghali et André Versaille, Éditions Complexe, 2006
Un temps pour la paix, un temps pour la guerre, Robert Laffont, 2003
Que le soleil se lève, Éditions Odile Jacob, 1999
Le voyage imaginaire. Avec Théodore Herzl en Israël, Éditions 1, 1998
Conversations avec Shimon Peres, avec Robert Littell, Denoël, 1997
Combat pour la paix, Fayard, 1995
Le temps de la paix, Éditions Odile Jacob, 1993
L'héritage des Sept, Stock, 1981

Shimon Peres

Aucun rêve n'est impossible

Courage, imagination et la construction de l'Israël moderne

Traduit de l'anglais par Yves Sarda

Éditions Baker Street

Ouvrage publié
sous la direction de Cynthia Liebow

Titre original :
No Room for Small Dreams

© Shimon Peres, 2017

Première édition française
© Éditions Baker Street, 2017

ISBN : 979-10-97491-02-4

Pour la traduction française
© Yves Sarda, 2017

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À la prochaine génération, en Israël et dans le monde.

Shimon Peres : presque sept décennies de service public

1923 : Né à Vishneva, Pologne, le 2 août

1934 : Émigre en terre d'Israël

1938 : Inscrit au Village de la jeunesse de Ben-Shemen

1945 : Élu secrétaire général du HaNoar HaOved

1947 : Entre dans la Haganah, recruté par David Ben Gourion

1948-1949 : Secrétaire de la Marine

1949-1952 : Directeur de la mission du ministère de la Défense aux États-Unis

1953-1959 : Directeur général du ministère de la Défense

1959-2007 : Membre de la Knesset

1959-1965 : Vice-ministre de la Défense

1969 : Ministre de l'Intégration

1970-1974 : Ministre des Transports et des Services postaux

1974 : Ministre de l'Information

1974-1977 : Ministre de la Défense

1977-1992 : Chef du Parti travailliste israélien

1984-1986 : Premier ministre de l'État d'Israël

1986-1988 : Vice-Premier ministre et ministre des Affaires étrangères

1988-1990 : Vice-Premier ministre et ministre des Finances

1992-1995 : Ministre des Affaires étrangères

1995-1996 : Premier ministre de l'État d'Israël

1999-2001 : Ministre de la Coopération régionale

2001-2002 : Vice-Premier ministre et ministre des Affaires étrangères

2005 : Vice-Premier ministre

2006 : Ministre du Développement régional en Galilée et au Néguev

2007-2014 : Neuvième président de l'État d'Israël

Préface

« Votre père est comme le vent », nous disait souvent notre mère. « Vous ne pourrez jamais l'arrêter ni le retenir. » Et elle avait raison.

En privé, Shimon Peres était notre père. En public, il était l'un des pères fondateurs de l'État d'Israël. Il a consacré son existence à un chef-d'œuvre sans fin : l'édification d'un avenir meilleur. Ses outils de travail : la foi, la persévérance, la résilience et la capacité d'apprendre – de changer et de grandir. Mais son meilleur outil, toujours, a été l'espoir. Il y recourait pour établir des fondations profondes en sol ingrat, pour rester ferme et sans crainte sur un échafaudage branlant, pour tendre aussi haut que seuls les rêves nous le permettent, pour découvrir un barreau occulté auparavant sur une échelle non révélée jusque-là – avant de prévoir les suivants.

Sa vie fut aussi improbable et extraordinaire que son pays bien-aimé. Il croyait qu'établir la paix et faire d'Israël un endroit meilleur participaient à la création d'un monde plus harmonieux, plus prospère et plus généreux, et que personne ne pouvait avoir d'aspiration plus élevée.

Notre père disait souvent : « Faites le compte de vos rêves et comparez-le à la somme de ceux que vous avez réalisés. Si vos rêves sont plus nombreux que ce qu'il vous reste à accomplir, c'est que vous êtes encore jeune. » Il a rédigé ce livre au cours de sa dernière année, comme un cadeau qu'il destinait à la génération suivante, à ceux jeunes en âge et jeunes de cœur. Il souhaitait nous transmettre sa fidèle boîte à outils cabossée afin que nous puissions tous, en

tirant des leçons de son passé, poursuivre la construction d'un avenir meilleur. Conformément à ses souhaits, nous sommes heureux de la partager avec vous.

Tsvia, Yoni et Chemi.

CHAPITRE 1

Une vocation : servir

J'avais onze ans quand je vis l'endroit pour la première fois. La maison, très simple et entourée d'arbres, était celle de mon oncle et de ma tante qui l'avaient bâtie eux-mêmes, après s'être installés en terre d'Israël. On était en 1934, époque où la région n'abritait encore que quelques centaines de milliers de Juifs. Les routes n'étaient pas pavées, et le territoire restait en grande partie à coloniser.

En m'approchant, je m'aperçus que je n'avais jamais vu d'arbres semblables auparavant ; c'étaient des orangers qu'on avait plantés à mains nues. Gershon, mon frère cadet, courut aussitôt entre les rangées rectilignes du verger. Chaque arbre portait plus d'une centaine de fruits ronds et brillants. Un reliquat de fleurs blanches emplissait l'air d'un parfum enchanteur.

Je repensai soudain à mon village d'origine – mon *shtetl*, comme on disait – et à l'instant où j'avais vu une orange pour la première fois, en ce lieu qui me paraissait tellement lointain à présent.

Notre *shtetl*, appelé Vishneva, était situé à la frontière russo-polonaise, sur une bande de terre cernée par la forêt et où l'hiver paraissait la seule saison ayant droit de cité. Souvent, plusieurs semaines d'affilée, des vents d'un froid mordant fouettaient les minces bouleaux entre lesquels ils

se faufilaient pour mieux aller gifler les clients du marché, qu'ils balayaient impitoyablement de leur souffle. Même pendant l'été, on voyait rarement le soleil, semblait-il. Pourtant, en dépit du froid et de son isolement, le *shtetl* dégageait une magie chaleureuse, due à une culture fondée sur la bonté et le sens de la communauté. Nous avions tissé mutuellement en ce lieu un fort sentiment d'appartenance.

Nous menions une vie simple : il n'y avait que trois rues, bordées de maisons en bois. S'il n'y avait ni eau courante ni électricité, une gare ferroviaire se trouvait à moins de cinq kilomètres. Les voyageurs et les cargaisons nous donnaient un aperçu – et un avant-goût – du monde au-delà de la forêt.

Je me rappelle encore cette première orange et la forte impression qu'elle m'avait faite sur le moment. Mes parents m'avaient emmené chez des amis où un large groupe de personnes était déjà réuni. Un jeune homme, revenu récemment de la terre d'Israël, régalait l'assemblée d'histoires fabuleuses de cette contrée lointaine. Il nous parla du soleil qui y brillait sans fin et de cultures exotiques, de parcelles de désert couvertes d'arbres fruitiers, de Juifs robustes et bronzés qui se servaient de leurs mains, autant pour combattre que pour travailler. Quand il se tut, il se retourna puis souleva une caisse qu'il montra à la ronde. On entendit des hoquets de surprise dans la pièce. Cette présentation en règle, tout ce cérémonial suggéraient que ce n'était pas la première fois qu'il y recourait. L'une après l'autre, toutes les personnes présentes allèrent choisir un paquet dans la caisse et, en défaisant délicatement le papier sulfurisé, déballèrent une orange de Jaffa mûre, cueillie sur l'arbre. Mon tour venu, je m'avançai lentement et prudemment, craignant de commettre un impair. Je portai l'orange

à mon nez et, le cœur battant, respirai pour la première fois son parfum d'agrume. Elle était vraiment extraordinaire… sa couleur, son odeur, son goût évoquaient un monde différent de tout ce qu'un jeune garçon aurait pu imaginer. Elle dépassait de très loin un simple fruit, devenant un symbole de mes espoirs et de mes aspirations.

Ma famille vivait dans la région depuis plusieurs générations. Et, en effet, ladite région, depuis des centaines d'années, avait tenu lieu de patrie à des Juifs. Cependant, malgré la beauté et la simplicité de la communauté dans laquelle j'étais né, mes parents ne considéraient pas Vishneva comme leur patrie définitive. Ils voyaient davantage le *shtetl* comme une zone de transit, l'une des nombreuses haltes, au fil de milliers d'années, sur la route qui les ramènerait vers notre pays véritable. La Terre d'Israël n'était pas simplement le rêve de mes parents ; c'était l'objectif qui animait un très grand nombre de nos connaissances. Il semblait qu'à chaque réunion, la conversation tombait sur le rêve de départ pour Sion et l'abandon de notre *shtetl* bien-aimé pour rejoindre les pionniers qui réclamaient la restitution de notre lieu d'origine. Nous parlions souvent de Theodor Herzl, le fondateur du mouvement sioniste, qui soutenait que l'avenir du peuple juif dépendait de l'existence d'un État juif, qui ne serait pas seulement unifié par la religion, mais aussi par la langue et la nationalité. « Qu'on nous accorde la souveraineté sur une partie du globe terrestre, suffisante pour subvenir aux besoins de notre peuple. Nous nous chargerons du reste. »

J'avais fait mien le rêve de Herzl. Pour moi, l'image de la famille était celle de personnes heureuses de vivre, mais en exil. Nous parlions hébreu, pensions en hébreu, et lisions avec empressement les nouvelles en provenance de la Palestine sous mandat britannique, territoire qui incluait

notre ancienne patrie. Nous étions en proie à un puissant désir collectif – celui de retourner sur notre terre. Par moments, cela me donnait l'impression de me trouver au purgatoire entre un passé infiniment reculé et un avenir imminent. Plus cet avenir se rapprochait, plus le délai était ressenti comme insupportable.

Malgré cette envie de bouger, d'aller de l'avant, mes souvenirs d'enfance me sont infiniment chers. Sara, ma mère, était une femme brillante et aimante, bibliothécaire de formation et passionnée de littérature russe. Peu de chose dans sa vie lui procurait davantage de joie que la lecture, joie qu'elle partageait avec moi. Destiné à devenir un homme aimant les livres, j'ai commencé par être un jeune garçon qui aimait les livres, lisant aux côtés de sa mère. Il y avait là un défi qui venait de mon amour pour elle : celui d'être à sa hauteur – ne serait-ce qu'à celle de la discussion qui suivait nos séances de lecture. Mon père, Yitzhak (qu'on appelait Getzel), homme chaleureux et généreux, était marchand de bois comme son père avant lui. Il débordait de bonté et d'énergie, et se montrait à la fois aimant et attentif. Il m'encourageait toujours et rayonnait de fierté devant mes réussites. Son amour me donnait confiance en moi, et à son tour cette confiance me donnait des ailes. Je mesurais ma chance.

Mes parents m'ont élevé sans barrières ni limites, ne me dictant jamais ma conduite, se fiant toujours à ma curiosité naturelle pour me mettre sur le droit chemin. Si bien que, dans mes jeunes années, quand je décidais de me donner en spectacle ou de faire des discours devant eux et leurs amis, je ne recevais que des encouragements de leur part. Parfois, je me livrais à des imitations (il y avait quelques personnes du village dont je singeais à la perfection la voix et les manières). En d'autres occasions, je prononçais des

discours parfaitement structurés sur la nature du sionisme ou les qualités respectives de mes écrivains préférés. Pour les adultes, j'étais un jeune garçon précoce aux brillantes espérances. Pour moi, cela me paraissait l'amorce de quelque chose de bien plus vaste. Mais pour mes camarades de classe, m'affirmer si clairement différent d'eux m'excluait *de facto* de leur groupe, me transformant en paria. En réalité, ce que j'étais déjà, je le suis resté : à quatre-vingt-treize ans, je suis toujours ce jeune garçon curieux, épris de problèmes épineux, prompt à rêver et rétif aux doutes émis par autrui.

Si mes parents m'ont aidé à façonner l'homme que je suis devenu, ce fut avec mon grand-père, le rabbin Zvi Meltzer, pour lequel j'éprouvais une profonde admiration, que j'ai noué l'une des relations les plus importantes de ma vie. C'était un homme trapu mais qui m'a toujours paru grand. Ayant fréquenté la meilleure yeshiva d'Europe, il servait de Grand Rabbin au *shtetl*. Il devint un des fondateurs de l'école hébraïque sioniste *Tarbout*. Dans ce petit village,il y avait trois synagogues et deux bibliothèques, une en hébreu et une en yiddish. Si le sionisme était au centre de notre vie civile, le judaïsme était au centre de notre vie spirituelle. Et mon grand-père était la figure d'autorité dont ma famille suivait les directives et, par sa position et son intelligence exceptionnelle, le chef de la communauté vers lequel le *shtetl* tout entier se tournait pour être guidé par sa sagesse éclairée.

Je m'estimais particulièrement chanceux qu'une figure aussi importante fasse partie de ma famille, mais surtout qu'il ait perçu chez moi quelque chose qui l'avait conduit à me prêter spécialement attention. Il fut le premier à m'enseigner l'histoire du peuple juif et à m'initier à la Torah. Je le rejoignais chaque shabbat à la synagogue, et suivais avec

passion la lecture de la section hebdomadaire. Si, comme d'autres Juifs, je considérais Yom Kippour, le « jour d'expiation des péchés ou Grand Pardon », comme la fête suprême, elle revêtait pour moi une résonance particulière, non seulement en raison de sa signification propre, mais parce que ce jour-là j'entendais mon grand-père chanter. C'était l'unique jour où il nous servait de cantor, entonnant de sa voix magnifique le cantique d'une beauté envoûtante du *Kol Nidre*. Cela me remuait jusqu'au tréfonds de l'âme et je me cachais sous son châle de prière, le seul endroit où je me sentais en sécurité en un jour marqué d'une telle gravité. Depuis l'obscurité de ma cachette, je demandais à Dieu de pardonner aux pécheurs et de prendre en pitié chaque homme, puisque Lui-même avait semé la graine de leurs faiblesses.

À son image et suivant son enseignement, je devins un enfant d'une religiosité bien plus stricte que celle de mes parents. J'en arrivai à croire que j'avais l'obligation de servir Dieu et Ses commandements, en ne tolérant aucune exception. Mes parents ne mesurèrent pleinement la profondeur de mon engagement que le jour où mon père rapporta une radio à la maison, la première à Vishneva. Tout à sa joie de montrer à ma mère comment elle marchait, il l'alluma un jour de shabbat – période dédiée au repos et à la contemplation où le judaïsme interdit certaines actions, y compris celle de tourner le bouton d'une radio. J'étais furieux. Jetant le poste sur le sol dans un excès de zèle vertueux, je le brisai de façon irréparable comme si le destin de l'humanité en dépendait. Dieu merci, mes parents firent preuve d'indulgence à mon égard.

Quand je n'étais ni à la maison ni à la synagogue, j'essayais de trouver place dans une voiture à cheval se rendant à la gare, d'où certains entamaient le long voyage

de retour vers notre ancienne patrie. Toute la ville se rassemblait à cette occasion pour faire des adieux bruyants et doux-amers à leurs voisins en partance. Si je les regardais avec admiration et me joignais aux acclamations joyeuses et respectueuses, je rentrais toujours à la maison avec une pointe de tristesse, me demandant si un jour ce serait vraiment mon tour.

Avec le temps, les circonstances nous obligèrent à partir. Au début des années trente, des impôts antisémites avaient ruiné le commerce de mon père. Dépouillé de tout, il décida que l'heure du départ avait sonné. En 1932, il se mit en route tout seul pour la Palestine sous mandat britannique, pionnier à part entière, pressé de s'installer et de préparer notre arrivée. Deux autres longues années s'écoulèrent – toute une vie pour un enfant impatient – avant qu'il ne nous écrive qu'il était prêt à nous recevoir. J'avais onze ans quand ma mère nous annonça à Gigi et à moi que le moment était venu.

Après avoir entassé tout ce que nous possédions à l'arrière d'une charrette tirée par un cheval, nous avons gagné la gare. La charrette grinçait et craquait en rebondissant allégrement sur les nombreux cailloux de la route. Si ma mère appréciait peu la chose, pour mon frère et moi, le moindre cahot nous remplissait de joie – car il nous rappelait que notre grande aventure était désormais bien engagée. Nous portions d'épaisses vestes de laine et de grosses chaussures d'hiver, dont nous n'aurions bientôt plus l'usage.

À notre arrivée à la gare, des dizaines de personnes nous attendaient pour nous adresser leurs vœux de bon voyage accompagnés de prières. Mon grand-père en faisait partie. Étant donné son âge et son rôle central dans la communauté, il avait choisi de demeurer à Vishneva. De mon lieu de naissance, lui seul me manquerait, je le savais.

Je le regardai dire au revoir à ma mère et à mon frère sur le quai, en attendant mon tour, ne sachant que dire. Il me dominait de toute sa hauteur quand je levai mes yeux vers les siens au-dessus de sa barbe grisonnante fournie. Au bord des larmes, il me posa une main sur l'épaule, puis se pencha pour rencontrer mon regard.

— Promets-moi une seule chose, me dit-il avec ce ton de commandement que j'avais appris à connaître.

— Tout ce que tu voudras, *Zaydeh*.

— Promets-moi de rester juif, quoi qu'il arrive.

La vie de mon grand-père prit fin à Vishneva, en même temps que celle de ceux qui y restèrent avec lui. Les nazis traversèrent la forêt et envahirent le village, quelques années seulement après le départ de ma famille. Ils réunirent tous les Juifs, auxquels ils réservèrent un horrible sort. Mon grand-père et une bonne part de sa congrégation furent rassemblés de force dans notre modeste synagogue en bois dont les nazis barricadèrent les portes. Impossible pour moi d'imaginer la terreur qu'ils ont dû éprouver devant les premiers filaments de fumée qui s'infiltraient par les fentes et les craquements qui avaient dû leur faire comprendre qu'on incendiait le bâtiment de l'extérieur. On m'a dit qu'au moment où les flammes gagnaient en violence en s'engouffrant dans ce lieu de culte si précieux à nos yeux, mon grand-père revêtit son châle, celui-là même sous lequel je me dissimulais à Yom Kippour, et psalmodia une ultime prière – dernier moment de dignité stoïque avant que le feu ne lui dérobe ses paroles, son souffle et sa vie, ainsi qu'à tous ceux qui l'entouraient.

Les Juifs qui restaient furent regroupés, arrachés, maison après maison, de leurs cachettes, et à leurs existences. Ils furent forcés d'assister à la destruction du *shtetl*, comme si une tornade dévastait le périmètre, mais avec une

détermination précise. Puis on les fit marcher en direction de la gare, en ayant la cruauté de les obliger à traverser les décombres et à laisser derrière eux ce tombeau ardent. Les mêmes rails qui m'avaient mis sur le chemin de ma nouvelle patrie allaient les emmener, eux, vers les camps de la mort.

À l'instant où le train pour la Palestine mandataire s'était ébranlé et où nous avions échangé un signe d'adieu à travers la vitre de la portière, j'ignorais que je ne reverrais jamais mon grand-père. J'entends encore sa voix chaque fois qu'un cantor entonne le *Kol Nidre*. Je sens encore son esprit m'habiter chaque fois que je suis confronté à un choix difficile.

***

En 1934, notre voyage vers la Palestine sous mandat britannique nous conduisit au sud jusqu'à la Méditerranée, qui me parut s'étendre à l'infini la première fois que je la vis. Après être montés à bord d'un navire à vapeur, nous avons effectué une traversée de plusieurs jours sur des eaux majoritairement paisibles. Je fus convaincu que l'absence de bourrasques et de mer forte était un signe d'en haut. Sur le pont du bateau, enveloppé de tous côtés par des ciels d'un bleu intense, je ressentais la douce chaleur du soleil qu'aucun nuage ne filtrait. On aurait dit que mon monde avait été repeint et réchauffé pour mieux vivifier mes rêves.

Le dernier jour de la traversée, je me réveillai au son de la sirène pneumatique du navire. Le capitaine avertissait de notre arrivée les bateaux qui croisaient dans les parages et, à sa façon, l'annonçait aussi à ses passagers. Gigi et moi avons dégringolé de notre couchette pour mieux grimper

en courant jusqu'au pont supérieur, où nous espérions bien avoir un premier aperçu de notre nouvelle vie. Un groupe de voyageurs, déjà attroupés, criait de joie et chantait à tue-tête. Je me faufilai entre eux jusqu'au bastingage afin que rien ni personne ne me bloque la vue.

Devant moi s'étiraient Jaffa et son littoral magnifique. L'eau semblait constituée de toutes les nuances de bleu, le saphir brillant des eaux profondes dansait avec le turquoise iridescent des hauts-fonds avant d'aller lécher le sable d'un blanc parfait de la plage. Au-delà de la baie, je distinguai une colline au loin – le cœur d'une antique et imposante cité. L'ensemble des constructions en pierre qui entouraient le promontoire paraissait se tenir au garde-à-vous. Derrière elles, un clocher s'effilait jusqu'au ciel.

Je ne savais pas grand-chose sur Jaffa avant mon arrivée, sauf que c'était une ville antique mentionnée dans la Bible. À présent que je l'avais devant les yeux, elle était dotée d'une consistance et d'un éclat qu'on ne pouvait glaner qu'en direct. J'apercevais des patrouilles de soldats anglais sur le port, dont les navires britanniques protégeaient les accès. Une multitude en fez rouge et keffieh s'était réunie là pour profiter de cette matinée lumineuse. Certains jouaient avec de petits enfants, tandis que la brise marine froissait leurs vêtements amples, d'autres montés sur des bateaux venaient à notre rencontre au cœur de la baie. La plupart des embarcations étaient pleines de vendeurs de denrées exotiques, proposant de la limonade sur de la glace pilée ou des dattes cueillies sur les palmiers, arbres que je ne connaissais que pour en avoir vu en photo chez ma tante. Certains bateaux, affrétés par des Juifs, récupéraient les passagers au point d'ancrage.

En scrutant les bateaux à la recherche de mon père, je remarquai que les Juifs locaux ne me ressemblaient guère.

Dans la grisaille perpétuelle de Vishneva, toutes les personnes de ma connaissance étaient d'une pâleur incroyable. Se retrouver parmi ces hommes burinés par le soleil et le dur labeur de la terre équivalait à se retrouver parmi des héros. J'avais une seule envie : rejoindre leurs rangs, devenir l'un d'entre eux.

Je finis par repérer mon père qui, debout à la proue d'un petit bateau de pêche, et bien plus hâlé que la dernière fois que je l'avais vu, nous faisait des signes enthousiastes à mon frère et à moi. Près de lui se tenait le capitaine, un Arabe de haute taille, vêtu d'un grand pantalon flottant en accordéon. Sautant à bord, nous avons gratifié notre père d'un bel élan d'amour resté insatisfait après deux ans d'absence. Il nous rendit la pareille. En gagnant le rivage, je sentis le soleil transpercer mon épaisse veste d'hiver. Je fermai les yeux en me plaisant à imaginer que, de sa douce chaleur, il me souhaitait la bienvenue à titre personnel, ayant attendu spécialement mon arrivée pour cela. Dès l'instant où je descendis du bateau et mis pied à terre, je sus que j'étais enfin chez moi.

La terre d'Israël me convenait parfaitement. Le temps passant, j'eus l'impression de me dépouiller de mon ancienne existence, comme si Vishneva m'avait servi de cocon et qu'à présent je déployais enfin mes ailes de papillon. Je cessai de porter veste et cravate au profit de chemises à manches courtes. Je vis ma peau foncer sous ce ciel extrêmement bleu et ne me sentis jamais autant un vrai fils d'Israël que le jour où je rentrai à la maison ayant attrapé un coup de soleil. J'aimais toujours les livres aussi intensément, mais je les lisais maintenant sous un sycomore dans le parc ou sur le sable, en bord de mer.

***

Le 15 juillet 2007, à l'âge de quatre-vingt-trois ans, je devins le neuvième président d'Israël. C'était le point culminant d'une carrière qui coïncidait avec l'existence même de l'État, l'occasion ultime de servir le peuple en entrant au gouvernement. Sur l'estrade, pendant ma prestation de serment, j'avais l'esprit occupé par Vishneva, me rappelant le point de départ de mon périple. Le garçon de onze ans que j'étais alors avait une imagination débordante, mais même dans mes rêves les plus ambitieux, je n'aurais jamais cru connaître un jour un tel sommet.

Lors d'une fête donnée le même soir, un jeune homme que je ne connaissais pas m'a abordé pour me lancer avec une franchise sans fard que je ne pus qu'admirer :

— Monsieur le président, et avec tout le respect que je vous dois, après une si longue carrière, pourquoi vouloir continuer à travailler à votre âge ?

— Pourquoi je demeure en fonction, voulez-vous dire ?

— Oui.

— Je crois que je n'ai jamais envisagé d'alternative.

C'était la stricte vérité. Aussi loin que je me souvienne, le sionisme a toujours été le noyau de mon identité et le servir, une exigence pour assurer son succès. À quatre-vingts ans passés, ce service m'a conduit à la présidence après six décennies consacrées à la politique israélienne. Mais en atteignant ma majorité dans la Palestine mandataire, la fonction que j'imaginais ne consistait pas à travailler au sein du gouvernement, mais dans les champs, à coloniser cette terre, à œuvrer à la fondation d'un nouveau type de communauté. J'avais envie d'être un kibboutznik, rien de plus.

La première colonie de peuplement, qualifiée de kibboutz, s'appelait Degania et avait été implantée dans la vallée du Jourdain en 1909 par un groupe de jeunes

pionniers ayant fui l'Europe. Ils étaient arrivés avec des projets grandioses, pas seulement celui d'établir des colonies, mais de rendre concret le rêve sioniste. Les kibboutz étaient, d'abord et avant tout, des domaines agricoles, des lieux où l'on travaillait d'arrache-pied, labourait le sol rocailleux et asséchait des marécages désolés. Ce fut au travail journalier de ces pionniers que l'on dut de voir fleurir ces zones inhabitables. Avec le temps, Degania inspira d'autres exemples et les terres arides de Jezraël et de la vallée du Jourdain furent parsemées de communautés prospères. On dénombrait une trentaine de kibboutz quand j'émigrai en Israël, puis beaucoup plus, le temps passant. Malgré des conditions des plus âpres, ils remodelèrent le paysage grâce aux palmeraies, aux champs cultivables, aux vergers et aux troupeaux. Ils firent du désert une terre d'abondance et nous persuadèrent ainsi du potentiel illimité que nous pouvions réunir à nous tous. Dans les années antérieures à l'indépendance d'Israël, dotés déjà d'un leadership fort, nous avons posé ses fondations étatiques et gouvernementales. Pendant cette période, par nécessité ce furent les kibboutz qui devinrent nos institutions les plus centralisées, non seulement à cause de leurs précieuses récoltes ou du raffinement de leur idéologie, mais parce qu'ils se chargeaient des responsabilités essentielles : la gestion des implantations, l'immigration et l'organisation d'une défense civile. Même si chaque kibboutz avait ses propres et uniques caractéristiques, ils s'organisaient tous selon la même vision centrale. Dans leur quête du rêve sioniste, les pionniers avaient aussi tenté de repenser un nouveau type de société, qui serait construit sur des principes d'égalité et de coopération, de justice et de loyauté, de propriété collective et de vie communautaire.

J'aimais bien la vie que je menais à Tel-Aviv, les après-midi

passés à sillonner les rues à bicyclette, en dénombrant les nouveaux immeubles et répertoriant les progrès quotidiens de la construction. Mais c'étaient les kibboutzim lointains qui avaient conquis mon cœur. J'avais adhéré au mouvement de la jeunesse de mon lycée, grâce auquel j'avais rencontré les plus grands pionniers de la nation, dont j'avais beaucoup appris. Si en cours on étudiait, dans le mouvement de la jeunesse on rêvait. Je m'étais convaincu, ayant passé tant de temps dans mon enfance à aduler les pionniers, qu'il n'y avait pas de mission plus essentielle ni de vocation plus haute que de les rejoindre. Je désirais troquer le bruit de la ville contre le calme de la campagne – et participer à la transformation du pays. Avec le temps, Elhanan Yishai, le chef de notre groupe, comprit la voie que je cherchais à suivre et, faisant preuve de bienveillance, choisit de m'aider.

— Je crois que tu devrais songer à Ben-Shemen, me dit-il, au cours d'une conversation qui allait changer le cours de ma vie. C'était la première fois que j'entendais mentionner ce nom.

Le Village de la jeunesse Ben-Shemen a représenté bien des choses pour bien des gens. Fondé en 1927 par Siegfried Lehmann, médecin et enseignant allemand, ce village fut – et demeure – l'endroit le plus merveilleux que j'aie jamais connu.

C'était, avant tout, un lieu d'accueil pour les courageux – et vulnérables – orphelins d'Europe, qui avaient réussi à atteindre la Palestine mandataire par leurs propres moyens. Mais c'était aussi bien plus que cela. C'était en même temps un centre intellectuel du sionisme et l'endroit où apprendre les applications les plus pratiques de ses préceptes. C'était aussi celui où les élèves pouvaient acquérir les compétences nécessaires à l'implantation en sol

ingrat : comment conduire un troupeau de moutons, traire une chèvre ou une vache, ensemencer une terre durcie par le sel et la rendre propre à fructifier, comment aiguiser et manier une faux. C'était aussi un lieu où l'on formait les garçons et filles à devenir soldats, sachant que l'on n'imposerait certainement pas le sionisme sans lutter. On leur apprenait donc à tirer, à combattre, à s'orienter grâce aux étoiles. Mais, par-dessus tout, on leur enseignait les valeurs de la vie en kibboutz : comment travailler ensemble en égaux, comment édifier et pérenniser une communauté. C'était un lieu qui transformait des enfants en chefs. Le village de Ben-Shemen venait d'accueillir une importante vague d'enfants venus d'Europe, et ceux qui le dirigeaient espéraient les fondre à d'autres qui, ayant émigré d'Europe eux-mêmes, pourraient aider ces nouveaux arrivants à s'adapter à une existence fort différente.

Avant que j'aie eu une chance de lui répondre, Elhanan ajouta cette dernière précision :

— Tu n'es pas obligé d'y aller, me déclara-t-il. Mais je veux que tu saches que je t'ai déjà recommandé et, connaissant la situation financière de ta famille, j'ai aussi postulé en ton nom pour que tu obtiennes une bourse.

J'ai dû avoir l'air passablement interloqué.

— Ils te réclament, Shimon, ajouta-t-il en souriant. Et ils sont prêts à couvrir les frais. Donc libre à toi de prendre cette décision.

Me levant d'un bond, je courus droit à la maison prévenir mon père et ma mère. Je ne leur demandai même pas leur permission – je leur fis simplement part de mon projet et de mes espoirs avec toute la passion et l'impatience d'un garçon de quinze ans. Tel était mon destin, j'en étais certain. Je crois que ce fut aussi leur avis.

J'arrivai à Ben-Shemen en 1938, débordant d'idées et

désireux d'apprendre. Je me souviens d'en avoir franchi l'entrée, puis d'avoir pénétré dans un petit quadrilatère entouré de modestes bâtiments de plain-pied. Il y avait deux chênes magnifiques au centre de cette cour, de vieux géants qui devaient avoir été témoins de plus d'un siècle d'histoire. Sous leur ombrage se tenait un petit groupe d'enfants rassemblés autour de leur institutrice, semblait-il, et qui écoutaient attentivement la leçon du jour.

On m'attribua une baraque en bois des plus rudimentaires au bout d'un étroit chemin de terre, que je partageais avec deux autres garçons. J'y vécus heureux. Par moments, à première vue, ça devait ressembler à une colonie de vacances. On se racontait des blagues, on se faisait des farces et on chantait des chansons devant un feu de camp. On effectuait de longues randonnées en serpentant à travers les contreforts des environs et on jouait à toutes sortes de jeux tout en effectuant nos tâches. C'est la première fois, et le premier endroit, où j'ai noué de véritables amitiés. À Tel-Aviv, j'étais un étranger. À Ben-Shemen, j'étais populaire.

Et pourtant, malgré notre camaraderie et une bêtise par-ci par-là, nous étions tous éminemment conscients d'être partie prenante d'une mission – de quelque chose qui nous dépassait de beaucoup. Nous n'étions pas seulement des « pionniers » de l'histoire juive, nous la façonnions véritablement de nos propres mains. Chaque graine semée par nous, chaque récolte faite par nous rallongeait la portée de nos rêves. C'était sur cette terre ingrate que nous allions rebâtir l'État juif – et il nous incombait de la dompter pour nous assurer qu'elle pourrait subvenir aux besoins de plusieurs millions des nôtres encore à venir. Quelle sorte de sécurité pouvions-nous garantir à notre peuple, nous rappelait-on souvent, si nous ne pouvions pas leur remplir le ventre une fois qu'ils seraient là ? Nous devions donc nous y préparer.

Le jour, on travaillait dans les champs ou on étudiait en salle de classe. La nuit, on montait la garde. Il n'était pas inhabituel que les Arabes des villages voisins nous tirent dessus ou tentent de nous chaparder vivres et fournitures. On m'avait désigné comme chef de l'un de ces postes de garde, une construction en béton armé à l'orée du village. Le soleil couché, j'escaladais subrepticement l'échelle en fer forgé et prenais ma position de veilleur, adossé au mur, mon fusil à côté de moi. Chaque fois, j'espérais que la soirée serait calme – mais à de nombreuses reprises il arriva que le village essuie des tirs, et de nombreuses nuits je dus échanger des coups de feu dans l'obscurité.

En me rendant à mon poste, mes soirs de guet, je passais devant la maison des Gelman. M. Gelman nous donnait des cours de menuiserie, et à maintes reprises je l'ai vu dans sa cour scier une longue planche. Parfois, je voyais sa femme s'occuper du jardin, arroser ses fleurs ou surveiller le mûrissement de ses tomates. Je les saluais d'un « Shalom » et d'un signe de la main.

Un certain soir, cependant, j'aperçus quelqu'un que je ne reconnus pas. Plantée pieds nus sur le seuil, ses longs cheveux châtains, peignés en arrière et tressés, dégageaient son visage de statue grecque et ses yeux perçants ; elle était d'une beauté comme je n'en avais jamais vu. Nos regards se croisèrent à peine et l'ombre d'un sourire me suffit : je fus tout à elle. On aurait dit qu'elle m'avait détruit et reconstruit en un seul et même instant. Elle s'appelait Sonia. C'était la deuxième fille des Gelman, qui avait grandi au village. Chaque soir, je la voyais, et toujours sans chaussures, à côté d'une tondeuse à gazon. J'étais fasciné.

Le temps venu, j'ai trouvé le courage de lui parler. Mais je ne l'impressionnais guère. Je faisais de mon mieux : je lui lisais des poèmes, et même des chapitres de Karl Marx,